

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Révolution française](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-10-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte, en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 564/249-250

Information générales

Langue Français

Cote 1243-1244, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

432. Londres, Mercredi 7 Octobre 1840,

9 heures

Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici. Il a compris, dès l'origine, que, par le chemin où l'on entrait, on en viendrait où nous en sommes. Si tout le monde, avait prévu aussi clair, tout le monde aurait agi autrement. Le vice radical de cette situation, c'est qu'elle n'était pas du tout nécessaire. Aucun grand événement, aucun grand motif européen n'y a conduit. Il y avait, dans un coin de l'Asie, entre un vieux Pacha et un Sultan mourant, une querelle qui laissée à elle-même, serait morte avec eux sans troubler un moment l'Europe. On en a fait une chance de guerre générale. Pourquoi ? Pour satisfaire la passion de lord Ponsomby contre le Pacha et les rêves de Lord Palmerston pour la résurrection de l'Empire Ottoman.

Voilà un courrier. Il ne m'apporte rien, rien du tout. J'en conclus qu'on patauge encore. Le mot est bien à l'image du fait. Je ne veux pas me dire, à moi-même, à quel point je suis impatient. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. 2 heures. Certainement non. Jamais trop de feuillets, jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain, mon délicieux pain quotidien. J'ai faim avant. Quand elles sont courtes, j'ai faim après. Quand elles sont longues, je suis nourri, point rassasié. Oui nous sommes parfaitement Ninojlbtn, et je sais parfaitement ce que cela veut dire. C'est un mot charmant. Et qui serait encore plus charmant de près que de loin.

La crise de Paris me paraît vive. Je rabâche, car je suis sûr qu'elle est moins vive qu'elle ne paraît. Comme au fond du cœur, presque personne n'a envie de la guerre, pas même les trois quarts de ceux qui la demandent à si grands cris, il est impossible que le fond du cœur n'influe pas sur la réalité de la conduite. On paie les autres d'apparences, et de paroles ; on ne s'en paie pas tout-à-fait aussi aisément soi-même. Cependant un moment peut venir où l'on l'enivre de tant de paroles et si bruyantes. Je n'irai pas avec les gens ivres. La guerre peut sortir de cette situation, et c'est son immense mal. Si elle en sort inopinément, forcément il faudra bien l'accepter, et l'accepter galamment. Mais je crois qu'on peut empêcher qu'elle n'en sorte, et qu'il y faut travailler ardemment. Et toute politique qui poussera, ou se laissera pousser à la guerre ne m'aura pas pour complice.

Probablement, je vous ai déjà dit cela bien des fois. Je rabâche, car je suis très convaincu. Je suis sûr que Thiers se défend contre le vent qui souffle autour de lui si le vent l'emportait, ce ne serait pas une raison pour se laisser emporter soi-même, et pour laisser tout emporter. Il y a encore de la folie révolutionnaire de la folie militaire dans mon pays ; mais aujourd'hui dans cette folie même, il y a plus d'écume que de venin. Et on trouvera toujours, dans le bon sens honnête de pays un point d'appui pour résister. Je pense aujourd'hui, comme en 1831, que pour une guerre juste, inévitable, défensive, la France est très forte, et que l'Europe serait bientôt divisée. Il faut donc que la guerre si elle doit éclater, soit ramenée à ce caractère, et contenue dans ces limites. Et à ces conditions, je suis porté à croire qu'elle n'éclatera pas. Car, malgré la faute très grave que l'Europe a commise en laissant se former, en formant de ses mains, un tel orage pour un si misérable motif, je crois encore au bon sens de l'Europe, et je suis persuadé qu'en Europe comme en France, la bonne politique trouverait de l'appui. Du reste le très fidèle m'écrivit ce matin que la bourrasque de dimanche est un peu calmée et que les

chose vont moins vite.

Ici, il y a certainement un peu d'inquiétude réelle et un désir sincère de jeter de baume sur les plaies de celle situation, en même temps qu'un parti pris d'exécuter ce qu'on a entrepris, et de ne pas faire acte de faiblesse. On est plus léger avant qu'après. On ne veut pas avoir été léger en paraître intimidé. Mais on n'est pas sans sérieuse appréhension et on a grande hâte d'atteindre le terme du défilé pour se montrer au bout. un peu plus accommodant qu'à l'entrée. Les Ministres se sont dispersés de nouveau. Mais je ne crois pas que lord John Russell, s'éloigne désormais de Londres. J'espère que Berryer et les siens n'espéreront pas trop. Les étrangers, et l'Ancien Régime, la coalition et la contre-révolution, ce sont les deux spectres du pays ; leur vice le pousse à la folie. Adieu. Je ne méprise rien. Je ne me lasse de rien. Je désire tout. Je ne peux me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut inventé.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/500>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 7 octobre 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Soumis par un
membre de la même
classe. Il y a
toujours, dans
ce pays; mais,
à moins, il y
vient. Et on
a bon droit
d'appeler
aujourd'hui,
une guerre
de la France
contre l'Europe. Ses act
es sont
dans que
tantes, soit
et condamne
les conditions
qu'elle réclame
faute très
commise, en
formant de
ce pays un
État souverain,
et je suis

432

London. Tuesday 7 October 1840
9 hours

1943

Voici une lettre d'Ullieu. Il
me l'a envoyée ouverte, en m'engageant
à la lire. Il a vraiment de l'esprit, et
plus d'intelligence continue et franche
que presque tous ici. Il a compris, dès
l'origine, que, par le chemin où l'on
allait, on se vicendrait à nous en donnant.
Si tout le monde avait pris un aussi clair
compte de ce qu'il allait faire, tout le monde aurait agi autrement.
Le succès radical de cette situation, tel
qu'elle n'était pas du tout nécessaire,
aucun grand événement, aucun grand
motif européen n'y a conduit. Il y avait,
dans un coin de l'Asie, entre un vieux
Pacha et un Sultan querulant, une
guerre qui, laissée à elle-même, devait
mourir avec eux sans troubler un moment
l'Europe. On en a fait une chose de
grave importance. Pourquoi? Parce

satisfair la passion de lord Ponsonby
contre le Patriarche et le réve de lord Bute
pour la révolution de l'empire ottoman.

personne n'a envie

de faire qu'est de

si grande tristesse

sous du cœur des

gens du monde.
Voilà un courrier. Il ne m'appartient pas de le conduire.
Dites lui tout. J'en conclus qu'en parlant de l'apparition de
l'empereur, de mort ou bien à l'image de
ce fait, je ne veux pas me dire, à moins que je ne dise, lequel
à quel point je suis impatient. Je vous dirai
que faire ma toilette, en attendant la poste.

2 h.

Certainement nous j'avons longtemps feuilleté,
jamais assez. Nos lettres sont mal pâies.
Mais délicieux pain quotidien. J'ai fait
avant, quand elles sont courtes, j'en fais
après. Quand elles sont longues, je suis
nourri, point rassasié. Dès lors, sommes
presque entièrement rongéables, et je suis
presque entièrement ce que cela nous dira.
C'est un gros charmeur. Ce qui devait pour compliquer
l'heure plus charmante de près que de loin, si déjà telles
la crise de Paris me paroit vive. Le Patriarche, car je
suis sûr qu'il est moins vive quelle ne
peut être. Comme, au fond du cœur, presque le vent qui souffle

à Poussanty personne n'a envie de la guerre, pas même
de leur Rattachement les deux quarts de ceux qui la demandent
l'empire ottoman. à si grande époque il est impossible que le
soud du cœur n'influe pas sur la réalité
et n'importe rien, de la conduite. On paye les autres
qu'en partage l'apparition et de paroles ; on ne son
l'image du paix par tous à fait aussi aisément
en, à moins même, soi-même. L'opposant un moment pour
patient. Le venir où l'on devra de faire ces paroles,
attendant et si longtemps. Je sortirai pas avec le
gros virus. La guerre peut sortir de
cette situation et c'est son immense mal.
long de feuillet. Si elle va être inopinément, forcément,
elle mal, pour il faudra bien accepter, et l'accepter
dieu. Mais je suis qu'en pour
comme je suis également, mais je crois qu'en pour
ongue, je suis suspectes qu'il soit sorte, et qu'il y
soit, nous sommes fait travailler ardemment. Et toute
je sais politique qui pourra, on se laissera
vous dire. pousser à la guerre, ne manca pas
de qui travail pour complir. Probablement je vous
dirai que de long, si déjà dit cela bien des fois. De
ceci vivre de tabac, car je suis très convaincu
que cette ne de rien suis que l'heure de se faire contre
le cœur, lorsque le vent qui souffle autour de lui. Si

le vous l'importait, ce ne serait pas une
raison pour le laisser importuler lui-même,
ce pour laisser tous importuler. Il y a
encore de la folie révolutionnaire, de
la folie militaire dans mon pays; mais,
aujourd'hui, dans cette folie même, il y
a plus d'humour que de violence. Et on
rencontre toujours, dans le bon sens
harmonie du pays, un point d'appui
pour résister. Je pense aujourd'hui,
comme en 1831, que, pour une guerre
juste, inévitable, défensive, la France
est très forte, et que l'Europe serait
bientôt divisée. Il faut donc que
la guerre, si elle doit éclater, soit
ramenée à ce caractère et contenue
dans ces limites. Et à ces conditions
je suis porté à croire qu'elle n'éclatera
pas. Car, malgré la grande très
grave que l'Europe a commise en
laissons se former, en formant de
choses, un tel orage pour un
si misérable motif, je crois encore
au bon sens de l'Europe, et je suis,

de l'in envoyé
à la fin. Il
plus d'intelligence
que presque tout
l'origine, que, p
entraîné, on en v
dit tout le monde
tout le monde à
de vive radical
qu'il n'était pa
aucun grand ou
motif européen à
faire un vain de
l'acte et au sa
guerille qui, la
mort avec eux
l'Europe. Au en
guerre générale

peuvent qu'en Europe comme en France,
la forme politique trouverait de
l'appui.

De sorte le très fidèle m'écrit ce
matin que la bousbaque de Dimanche
est un peu calmée, et que le chasse
vient moins vite. Si, il y a certainement
un peu d'inquiétude dans ce qui
devra faire de jolies ébaumes sur
le plaisir de cette situation, on voit
qu'en quinze jours pris l'expédition le
quon à entrepris et de ne pas faire
acte de foi blêse. On est plus léger
avant huitaine. On ne veut pas avoir
été léger, ni paradoxe intime ! Mais
on n'est pas sans sérieuse appréhension
et on a grande hâte d'attendre le terme
du défilé pour se montrer, au bout
un peu plus accommodant qu'à l'heure.

Les ministres se sont dispersés de
nouveau. Mais je ne crois pas que
Lord John Russell s'éteigne désormais
à Londres.

J'espère que Berryer et les siens

Occupera pas long. Les étrangers et l'ancien régime, la coalition et la contre-révolution, le sont les deux spectres du pays; tous deux le poussent à la folie.

Bérain. Je ne m'oppose rien. Je ne me laisse de rien. Je classe tout. Je ne proux me contentez que de tout. Mais j'aime et je joue toujours avec le moins plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Bérain donc aussi tendrement que le jour où arien fut ému.